

DENIS VAUGEOIS

# AMERICA

L'expédition de Lewis & Clark  
et la naissance d'une nouvelle puissance



Extrait de la publication

SEPTENTRION



A M E R I C A  
1803-1853

#### DU MÊME AUTEUR

*L'Union des deux Canadas (1791-1840)*, Éditions du Bien public, Trois-Rivières, 1962.

*Les Juifs et la Nouvelle-France*, Boréal Express, Trois-Rivières, 1968.

*L'Assemblée nationale en devenir. Pour un meilleur équilibre de nos institutions*,  
Assemblée nationale du Québec, Québec, 1982.

*Québec 1792. Les auteurs, les institutions et les frontières*, Fides, Montréal, 1992.

*La Fin des alliances franco-indiennes. Enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990*, Boréal / Septentrion, 1995.

*The Last French and Indian War*, McGill-Queen's University Press / Septentrion, 2002.

#### EN COLLABORATION

*Journal Boréal Express*, tome I (1534-1760), tome II (1763-1810), tome III (1810-1841).

*Canada-Québec, synthèse historique*, Renouveau pédagogique, Montréal, 1968  
(Jacques Lacoursière et Jean Provencher).

*L'Indien généreux. Ce que le monde doit aux Amériques*, Boréal / Septentrion, Montréal,  
1992 (Louise Côté et Louis Tardivel).

*Les Hurons de Lorette*, Septentrion, 1996 (dir.).

*Canada-Québec. 1534-2000*, Septentrion, 2000 (Jacques Lacoursière et Jean Provencher,  
nouvelle édition).

*Canada-Québec en bref*, Septentrion, 2000 (Marcelle Cinq-Mars).

DENIS VAUGEOIS

A M E R I C A

1803-1853

*L'expédition de Lewis et Clark  
et  
la naissance d'une nouvelle puissance*



SEPTENTRION

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le Gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Mise en pages : Gilles Herman

Révision : Solange Deschênes

Traduction, sauf exceptions : Denis Vaugeois

Maquette de couverture : Bleu Outremer

Illustrations de couverture : Karl Bodmer, *View of the Bear Paw Mountains from Fort McKenzie*, Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska ; don de l'Enron Art Foundation. *L'Engagé canadien*, dessin de Michael Haynes tiré de *We Proceeded on*, may 2001, vol. 27, n° 2 : 23. *Indiens Omahas*, Catlin, 1995, vol. II : 48. *Le Keelboat*, dessin de William Clark, tiré de Duncan et Burns : 29

L'auteur remercie bibliothécaires et archivistes qui l'ont aidé dans son travail, de même que Michel Chaloult, Gaston Deschênes et Fernand Grenier qui lui ont fait de judicieuses remarques. Il a par ailleurs fort apprécié la collaboration efficace des conservateurs de musées et il s'excuse auprès de certains détenteurs de droits qu'il n'a pu rejoindre. Enfin, il est reconnaissant pour les informations reçues par Catherine Broué, Raymond Wood et Bob Moore.

Si vous désirez être tenu au courant des publications des  
ÉDITIONS DU SEPTENTRION,  
vous pouvez nous écrire au  
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3  
par télécopieur (418) 527-4978 ou  
consulter notre site Internet  
[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

© Les éditions du Septentrion, 2002  
1300, avenue Maguire  
Sillery (Québec)  
G1T 1Z3

Dépôt légal – 4<sup>e</sup> trimestre 2002  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISBN 2-89448-342-2

Diffusion au Canada :  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau  
Saint-Laurent (Québec)  
H4N 1S2

Diffusion en Europe :  
Librairie du Québec  
30, rue Gay-Lussac  
75005 Paris  
France

# Avant-propos

*Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,  
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,  
Sans espoir de duché ni de dotation ;  
Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions...*

Edmond Rostand, *L'Aiglon*, II, 9

« **W**e the people of the United States », disait la déclaration d'indépendance des États-Unis de 1783. « We are America », diront les Américains moins d'un siècle plus tard.

De pays côtier, un peu frileux, les États-Unis sont soudainement devenus une partie de continent, avant de se prendre pour tout le continent. Ce n'est certes pas à cause de Lewis et Clark, ni même de Jefferson, mais tout a commencé avec eux.

Les États-Unis se sont dessinés, ont pris forme entre 1803 et 1853. C'est cette période de cinquante ans qui nous intéresse. Lewis et Clark deviennent un prétexte pour y jeter un coup d'œil. Nous

avons choisi de le faire par une succession de brefs regards, fixés d'abord sur Jefferson lui-même, sur les Canadiens qui ont été plutôt ignorés dans toute cette histoire, puis sur les Indiens. Ces Indiens qui ont permis aux Blancs de s'installer, de s'adapter, mais qui ont été balayés, anéantis avant d'avoir pu faire leur profit des techniques et des connaissances des Blancs. Après tout, il y avait matière à transfert... Or, il s'est effectué à sens unique.

Place aux humbles, aux obscurs, aux sans grades, sans lesquels le succès de l'expédition de Lewis et Clark n'aurait pas été possible.







PREMIÈRE PARTIE

# Introduction générale

- La naissance des États-Unis 11
- Thwaites ou l'histoire des journaux de Lewis et Clark 21
- L'expédition de Lewis et Clark 29
- Rêve ou destin 41



La Verendrye Discovers the Rocky Mountains.  
*Les La Vérendrye, à la recherche de la mer de l'Ouest, atteignent le Missouri en 1838 et, dans les années qui suivent, poussent vers les Rocheuses. Voir pages 62-66.*

## La naissance des États-Unis

Pour bien des Américains, Lewis et Clark ne font qu'un. Ils pourraient écrire « LewisandClark », en un seul mot, qu'ils se tromperaient à peine. Il est vrai que pendant plus de deux ans, de mai 1804 à septembre 1806, ils sont d'une complicité et d'une amitié à toute épreuve. Ils sont deux inséparables.

Ils s'étaient connus dans l'armée et avaient appris à s'apprécier. William Clark, de quatre ans l'aîné de Meriwether Lewis, jouissait d'une bonne réputation renforcée par les faits d'armes de son frère, George Rogers Clark, à l'occasion de la guerre de l'Indépendance. Chacun avait ses rêves et ses projets. Lewis en particulier en avait un solidement accroché au plus profond de lui-même : explorer l'Ouest. Avant d'être élu à la présidence en 1801, Thomas Jefferson avait de son côté encouragé plusieurs projets d'exploration. En fait, son objectif était clair : « Find the shortest and most convenient route of communication between the U.S. & the Pacific Ocean » (Jackson, 1993 : 76).

Les États-Unis de Jefferson, c'était seize États dont les trois quarts avaient vue sur l'océan, sans compter le Maryland situé le long de la baie de Chesapeake.

Restaient donc la Pennsylvanie, le Kentucky et le Tennessee, à cheval sur la chaîne des Alleghanys ou carrément à l'Ouest (voir pages 17-18). Un Américain sur dix, c'est-à-dire quelque 500 000 habitants, vivait à l'ouest des montagnes, soit dans les deux États en question, soit dans des territoires limitrophes. Aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, une bonne partie de cette population se sentait tellement différente des habitants de la côte qu'elle en était venue à envisager une éventuelle séparation. Jefferson en était conscient et était prêt à s'y résigner, le cas échéant.

Mais tout ira plus vite que prévu. Les colons installés à l'ouest entendaient, bien sûr, utiliser le réseau fluvial créé par l'Ohio et le Mississippi. L'Ohio coulait en territoire américain, mais c'était différent pour le Mississippi. Sa rive ouest était sous contrôle espagnol ainsi que la ville de La Nouvelle-Orléans pourtant située du côté est. À cette hauteur, c'est-à-dire à une centaine de milles du golfe du Mexique, les Américains du Kentucky et du Tennessee étaient donc à la merci des sautes d'humeur des patrons de La Nouvelle-Orléans.

Si Jefferson admettait la menace d'une sécession, il n'en était pas moins déterminé à en éliminer tout fondement. La libre navigation sur le Mississippi était aussi son affaire.

Au moment où Thomas Jefferson accédait à la présidence, Carlos IV, roi d'Espagne, avait déjà cédé aux pressions de Napoléon qui réclamait le retour à la France de la Louisiane. On se souviendra – sinon c'est le temps de l'apprendre – que la France avait cédé discrètement la Louisiane aux Espagnols peu avant la signature du traité de Paris de 1763. Entre l'Espagne et la France existait un vieux pacte de famille où on aimait bien les cachotteries. Napoléon s'inscrivit dans cette tradition. Le 1<sup>er</sup> octobre 1800 à San Ildefonso, la France et l'Espagne signaient un accord secret assorti de toutes sortes de conditions et dont l'essentiel se résumait à la rétrocession de la Louisiane.

Les deux puissances souhaitaient cacher la chose le plus longtemps possible, car elles se doutaient bien que la réaction américaine pourrait être violente. Tout finit par se savoir. Jefferson qui avait eu l'intuition qu'il aurait peut-être à régler la question de La Nouvelle-Orléans, avec la France plutôt qu'avec l'Espagne, finit par découvrir le pot aux roses, au printemps 1801, quelques jours à peine après avoir été assermenté à la présidence.

L'affaire était sérieuse. Pour le tout nouveau président, l'apparition de troupes françaises en Louisiane serait un *casus belli*. « There is on the globe one single spot, the possessor of which is our natural

and habitual enemy », lui fait-on dire (Ambrose, 1996 : 72). Un ton aussi belliqueux pouvait-il être dirigé contre la France ? Contre cette héroïque France qui avait si précieusement aidé les Treize Colonies contre la Grande-Bretagne, contre cette douce France qui l'avait accueilli comme plénipotentiaire en 1785, contre la digne France de Louis XVI, Jefferson, le francophile, aurait normalement hésité. Mais contre cet ambitieux de Napoléon, c'était autre chose.

Avant d'armer les États-Unis contre la France, Jefferson, en homme pratique, raisonnait comme son ami Benjamin Franklin. Ne valait-il pas mieux acheter que conquérir par les armes ? N'en coûtait-il pas toujours moins cher ainsi ?

Robert Livingston et James Monroe furent envoyés en France avec le mandat de négocier l'achat de La Nouvelle-Orléans ; ils revinrent avec toute la Louisiane, c'est-à-dire plus ou moins le bassin ouest du Mississippi. Pourquoi pas également la partie occidentale de la Floride et tant qu'à y être un vaste territoire à l'est du Rio Grande, correspondant au futur État du Texas. Les Américains avaient été mis en appétit. Ils convoitaient pour convoiter, car ils étaient dans l'ignorance totale de tout ce qui était à l'ouest du Mississippi.

L'acquisition conclue par Livingston et Monroe a coûté autour de 3 cents l'acre et il s'est trouvé des âmes assez radines pour s'en offusquer. Que fera-t-on de ces vastes étendues qui grouillent sans doute d'animaux préhistoriques perdus dans des déserts sans fin. Perdue sans doute

comme cette tribu d'Israël qui s'y trouve peut-être d'ailleurs.

On ne fait pas l'histoire avec des si et on ne sait pas ce qui serait arrivé si les États-Unis n'avaient pas acheté la Louisiane en 1803, mais ils l'ont achetée et on sait ce qu'il advint.

### **Les Français marchent, explorent et cartographient un continent**

En 1492, les Amériques s'étaient dressées comme un obstacle sur la route des Indes. Au nord, les Européens s'entêtèrent à vouloir repérer un passage. Assez rapidement, ils identifièrent quatre voies de pénétration de l'Amérique du Nord : le détroit d'Hudson, le fleuve Saint-Laurent, le fleuve Hudson à la hauteur de New York et le fleuve Mississippi au sud.

Les Hollandais s'installèrent, dès le début du <sup>xvii</sup>e siècle, le long du fleuve Hudson d'où ils seront délogés un demi-siècle plus tard par les Anglais. Les Français, pour leur part, disputèrent provisoirement aux Anglais l'occupation de la baie d'Hudson avant de la leur céder en 1713, en même temps qu'ils leur abandonnaient l'Acadie et Terre-Neuve. Par ailleurs, ils s'installèrent avec détermination le long du Saint-Laurent.

Le Mississippi, ce sera pour plus tard.

Tout au long du <sup>xvii</sup>e siècle, les Français apprirent à gagner l'intérieur du continent, plus ou moins à la recherche d'une voie navigable vers le Pacifique. La traite des fourrures permettait de financer ces voyages d'exploration. Progressivement, le réseau fluvial révéla ses secrets et des

chaînes de forts s'échelonnèrent de Montréal à Sault-Sainte-Marie, poste situé à la rencontre des lacs Huron, Michigan et Supérieur. Dès 1615, Samuel de Champlain s'était rendu au lac Huron par la rivière des Outaouais et le lac Nipissing. Il avait suivi la route des Indiens, elle deviendra celle des Canadiens. De là, les uns se dirigeront vers l'extrémité du lac Supérieur et pousseront leur marche jusqu'au lac des Bois, au lac Manitoba et à l'immense lac Winnipeg à l'extrémité sud du bassin de la baie d'Hudson.

Plutôt que de se diriger vers l'ouest, d'autres opteront pour une direction sud et s'engageront dans le lac Michigan. Ce sera l'exploit d'un intrépide et intelligent entrepreneur, Louis Jolliet, accompagné du jésuite Jacques Marquette. Leurs guides les conduiront au Mississippi par la baie des Puants, la rivière des Renards et la rivière Ouisconsin. Ils s'arrêteront à quelque 700 milles du golfe du Mexique, conscients de s'approcher des colonies espagnoles. Pendant leur descente du Mississippi, ils avaient identifié trois importants cours d'eau, le Missouri qui arrivait de l'ouest, les rivières Ohio et Illinois qui arrivaient de l'est. Au retour, la rivière Illinois les amena au portage de Chicago et, de là, au sud du lac Michigan.

L'ambitieux Cavalier de La Salle, et son infatigable lieutenant Henri de Tonty, se lancèrent sur les traces de Jolliet et Marquette, précédés par le récollet Louis Hennepin dont les récits de voyages firent grand bruit.

Après bien des mésaventures, les Français atteignirent, en avril 1682,



## Les puissances européennes envahissent l'Amérique du Nord

Cette carte de l'Amérique du Nord représente à peu près les positions et mouvements de la Russie, de l'Espagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre et de la France entre 1650 et 1713. Elle a été tracée d'après l'*Atlas of the North American Indian* de Carl Waldman qui ne saurait être taxé de chauvinisme.

Ce qui étonne surtout, c'est la faible portion de territoire attribuée aux colonies anglaises, d'une part, et le remarquable mouvement d'expansion des Français qui part de la vallée du Saint-Laurent pour se rendre jusqu'au golfe du Mexique, d'autre part.

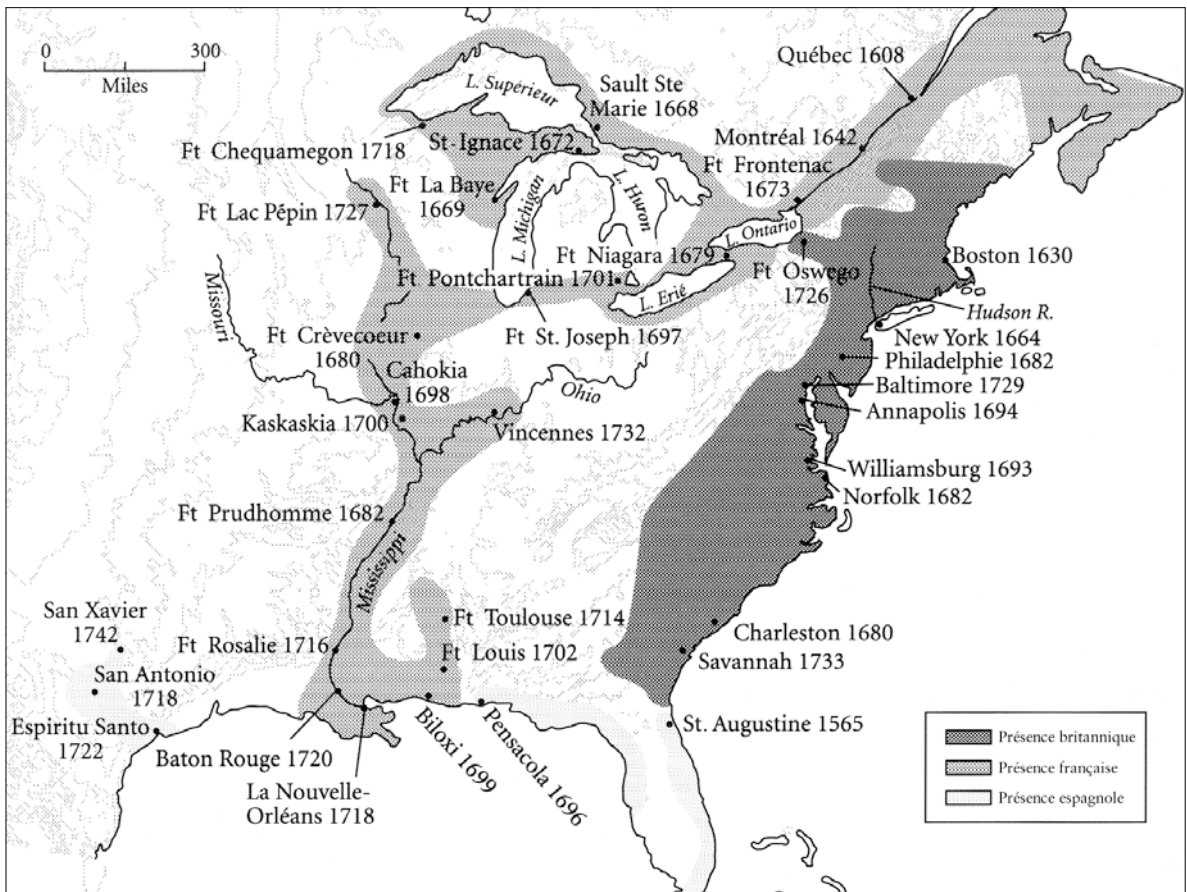


l'embouchure du Mississippi. Une nouvelle chaîne d'établissements français vit dès lors le jour : Fort Prudhomme en 1682, Cahokia en 1698 et Kaskaskia en 1700, Fort Rosalie en 1716, La Nouvelle-Orléans en 1718 et Baton Rouge en 1720.

Ce raccourci par la rivière des Outaouais n'avait pas empêché d'autres Canadiens de continuer à suivre le Saint-Laurent. Des forts furent très tôt érigés en des endroits stratégiques : Fort Frontenac (1673) à l'entrée du lac Ontario, Fort Niagara (1679) à la jonction des lacs Ontario et Érié et Fort Pontchartrain ou Détroit (1701) entre les lacs Érié et Huron.

Coueurs des bois, missionnaires, explorateurs et militaires, sillonnèrent ainsi l'Amérique du Nord en tous sens. À Paris, des cartographes prirent le relais, compilèrent rapports et récits de voyages et dressèrent des cartes de plus en plus précises du continent. Déjà Champlain avait révolutionné la cartographie. Les Sanson et les Delisle, cartographes de cabinet, viendront compléter les relevés des hommes de terrain tels les Raffex, les Jolliet et les Franquelin.

La progression des Français semblait irrésistible. L'appât des fourrures, toujours plus belles, toujours moins chères,



Les puissances européennes prennent pied en Amérique du Nord.

si on acceptait d'aller les chercher plus loin, demeurerait un puissant moteur. L'attrait des grands espaces, l'aventure, la liberté achevaient d'attirer et de séduire les Canadiens autant que d'inquiéter les autorités et les missionnaires.

Mais on ne pouvait rien y faire. Le Blanc a besoin de l'Indienne pour sa vie, sa survie, l'établissement d'un climat de confiance, la mise en place d'un réseau. Les Indiens en général ont le sens de l'adoption. Les Canadiens se fondent parmi eux, s'indianisent et amorcent un profond mouvement de métissage.

La Nouvelle-France se maintient non par le nombre, mais par un extraordinaire réseau d'alliances et une réelle convergence d'intérêts.

### Un autre modèle : les colonies anglaises

Parallèlement, les colonies anglaises se développent sur un tout autre modèle. L'immigration, soutenue par des crises politiques et religieuses en Angleterre, est considérable. Le colon anglais arrive avec sa famille ; il vient pour rester, il convoite la terre.

Les Français pratiquent la cohabitation, les Anglais se cantonnent sur la côte où l'Indien n'est pas utile. Il est même de trop. Les premiers contacts avaient pourtant été positifs, mais le charme s'était vite rompu. Les conflits succèdent aux conflits. Les Français ne se gênent pas d'ailleurs pour jeter de l'huile sur le feu. Même si leur population est près de trente fois supérieure, les colonies anglaises

vivent dans la crainte des forces conjuguées des Français et des Indiens. Ce sont les *French and Indian Wars*. Elles prennent fin le 8 septembre 1760, avec la capitulation de Montréal, même si l'alliance franco-indienne connaît quelques soubresauts avec l'insurrection de Pontiac et quelques cas de résistance isolés.

En février 1763, à Paris, la France reconnaît sa défaite. L'Amérique du Nord devient britannique. En réalité, cette Amérique britannique compte plusieurs parties : d'abord treize colonies établies depuis un siècle ou un siècle et demi le long de la côte Atlantique, une quatorzième colonie érigée sur les ruines de l'ancienne Acadie devenue la « province of Nova Scotia » et une quinzième colonie le long du Saint Laurent pour les descendants des Français, la « Province of Quebec ». Tout à fait au nord, se trouvent un immense territoire concédé à la Compagnie de la Baie d'Hudson puis, entre celui-ci et les limites de la « Province of Quebec » ou entre le Mississippi et les Treize Colonies, des terres réservées pour l'instant – *for the present* – aux Indiens placés sous la protection royale.

Les Britanniques n'ont pas chassé les Français pour rendre aux Indiens leur territoire de chasse. « La réserve indienne » créée en 1763 ne résistera pas aux pressions des colons ou des administrateurs coloniaux.

En fait, les Anglo-Américains ont voulu éliminer la Nouvelle-France pour avoir les coudées franches. Ils se sentent distincts des Britanniques tout comme les Canadiens se percevaient de plus en plus





Source : *Encyclopedia of American History*. Jeffrey B. Morris et Richard B. Morris.



L'Amérique du Nord au lendemain de la Proclamation royale de 1763.



## Proclamation royale de 1763

En 1762, la France cédait le bassin ouest du Mississippi, c'est-à-dire une partie de l'ancienne Louisiane française, à l'Espagne. Quelques mois plus tard, en février 1763, elle cédait à l'Angleterre ce qui lui restait de son empire français d'Amérique. Les autorités britanniques, forcées de réagir rapidement, improvisèrent le cadre d'une nouvelle administration. Le 7 octobre 1763, le roi de Grande-Bretagne déterminait les frontières de quatre gouvernements à établir en Amérique : la *Province of Quebec*, le long du Saint-Laurent, deux Florides, au sud, et l'archipel de la Grenade. Surtout, cette proclamation réservait, provisoirement, des terres à l'usage exclusif des Indiens. On notera dans le second paragraphe du texte qui suit les mots « pour le présent ». Ces mots n'existaient pas dans le projet de proclamation qui avait été préparé, ils ont été ajoutés *in extremis*.

### Art. 4

Attendu qu'il est juste, raisonnable et essentiel pour Notre intérêt et la sécurité de Nos colonies de prendre des mesures pour assurer aux nations ou tribus sauvages qui sont en relations avec Nous et qui vivent sous Notre protection, la possession entière et paisible des parties de Nos possessions et territoires qui ont été ni concédées ni achetées et ont été réservées pour ces tribus ou quelques-unes d'entre elles comme territoires de chasse, Nous déclarons par conséquent de l'avis de Notre Conseil privé, que c'est Notre volonté et Notre plaisir et nous enjoignons à tout gouverneur et à tout commandant en chef de Nos colonies de Québec, de la Floride Orientale et de la Floride Occidentale, de n'accorder sous aucun prétexte des permis d'arpentage ni aucun titre de propriété sur les terres situées au-delà des limites de leur gouvernement respectif, conformément à la délimitation contenue dans leur commission [...].

Nous déclarons de plus que c'est Notre plaisir royal ainsi que Notre volonté de réserver pour le présent, sous Notre souveraineté, Notre protection et Notre autorité, pour l'usage desdits sauvages, toutes les terres et tous les territoires non compris dans les limites de Nos trois gouvernements ni

dans les limites du territoire concédé à la Compagnie de la baie d'Hudson, ainsi que toutes les terres et tous les territoires situés à l'ouest des sources des rivières qui de l'ouest et du nord-ouest vont se jeter dans la mer.

Nous défendons aussi strictement par la présente à tous Nos sujets, sous peine de s'attirer Notre déplaisir, d'acheter ou posséder aucune terre ci-dessus réservée ou d'y former aucun établissement, sans avoir au préalable obtenu Notre permission spéciale et une licence à ce sujet.

[...] Nous déclarons de l'avis de Notre Conseil privé, qu'il est strictement défendu à qui que se soit d'acheter des sauvages, des terres qui leur sont réservées dans les parties de Nos colonies ou Nous avons cru à propos de permettre des établissements : Cependant si quelques-uns des sauvages, un jour ou l'autre devenaient enclins à se départir des dites terres, elles ne pourront être achetées que pour Nous en Notre nom, à une réunion publique ou à une assemblée des sauvages qui devra être convoquée à cette fin par le gouverneur ou le commandant en chef de la colonie, dans laquelle elles se trouvent situées ; [...]

comme différents des Français. Ils rêvent d'expansion et de contrôle. Ils veulent avoir accès à la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Les cartographes anglais, par exemple John Senex et Henry Popple, apprennent à en rendre compte et prolongent en conséquence, sur leurs cartes, la zone d'influence des Treize Colonies.

Au moment du second Traité de Paris, celui de 1783, qui leur accorde leur indépendance, les Américains n'obtiendront pas la rive sud du Saint Laurent, sauf à partir du 45<sup>e</sup> parallèle. Ainsi, la nouvelle frontière accorde aux États-Unis toute cette immense région, depuis longtemps convoitée, située entre les Grands Lacs et la confluence de l'Ohio et du Mississippi. Ce qui est plus au sud leur revient pratiquement par défaut, du moins jusqu'aux Florides.

Autrement dit, en 1783, les États-Unis vont du fleuve Saint-Laurent (à quelques kilomètres près) et des Grands Lacs jusqu'aux Florides et de la côte atlantique jusqu'au Mississippi.

Très exactement vingt ans plus tard, le territoire de la Louisiane leur est remis comme un cadeau du ciel. Pour les Américains, c'est l'inconnu ; pour les Canadiens qui ont survécu à la mort de la Nouvelle-France, à la disparition du

Canada, c'est une terre de refuge. Plutôt que d'être sujets britanniques, plusieurs avaient choisi d'y servir l'Espagne. Au printemps de 1804, à Saint-Louis situé à l'embouchure du Missouri, ils assisteront, les uns émus, les autres stoïques, à la prise de possession du territoire de la Louisiane par les Américains. En l'espace de quelques mois, ce territoire est passé des Espagnols aux Français, puis aux Américains. Des rumeurs d'abord, puis des confirmations.

Le 9 mars 1804, à Saint-Louis comme à La Nouvelle-Orléans quelques semaines plus tôt, des dignitaires remettent officiellement les pouvoirs de l'Espagne à la France. Le tricolore est arboré. Il flottera jusqu'au lendemain, raconte-t-on. Puis le 10, sous les tirs d'honneur des troupes américaines, le *Stars and Stripes* est hissé. Merewether Lewis et William Clark qui ont passé l'hiver au camp Dubois, sur la rive est du Mississippi, assistent aux cérémonies. Le capitaine Amos Stoddard, représentant des États-Unis et futur gouverneur de la Haute-Louisiane, a invité personnellement son ami Lewis à agir à titre de témoin officiel. Trois ans plus tard, Jefferson offrira à ce dernier le poste de gouverneur.

- d'Arrowsmith, 143 ; l'homme, l'explorateur, 162, 165-170 ; et son équipe de Canadiens, 165 ; une route vers le Pacifique, 180, 223
- Thompson, John B., membre de l'expédition, 39
- Thwaites, Reuben Gold, l'éditeur, 21-28 ; références, 66, 67, 113, 132, 143, 148, 181, 191, 194, 198, 199, 211, 212, 213, 229, 233 ; et les engagés, 114 ; et la carte de Soulard, 149 ; opinion sur le travail de Coues, 171 ; éditeur du journal du prince Maximilien, 187 ; mépris des Américains à l'endroit des Indiens, 188
- Tichenet, Pierre, 57
- Tocqueville, 181
- Tonkin*, navire appareillé par John Jacob Astor qui se rend au Pacifique, 169, 170
- Tonty, Alphonse, 57
- Tonty, Henri de, 13, 60
- Traité de Paris de 1763, 16
- Traité de Paris de 1783, 20
- Traite des fourrures, 13
- Traveler's Rest, 37, 212
- Treize Colonies, 12, 16, 159 ; sur la carte, 17, 41, 42, 45, 52 ; carte de Senex, 160
- Troché, trappeur, cité par Parkman, 184
- Trois-Fourches, les, 41
- Trudeau (Truteau), Jean-Baptiste, et son journal, 32, 86 ; et les femmes mandanes, 113, 221 ; journal et carte, 139, 144-147, 153 ; notice, 147 ; présente les Sioux comme belliqueux, 214 ; commente la liberté sexuelle des Indiens du Haut-Missouri, 221
- Trudeau, Zénon, 147
- Tsiaienni, Konwatsi, voir Brant, Molly
- Turnor, Philip, arpenteur et astronome pour la Hudson's Bay, 141, 142, 165
- Twisted Hair, chef nez percé, à qui on a confié les chevaux de l'expédition, 210 ; prépare un croquis, 210
- Tykal, Jack B., biographe d'Étienne Provost, 175, 179
- Tyrrell, Joseph Burr, et Thompson, 170
- Umatillas, les, 35, 38
- Upper Missouri Company, à Saint-Louis, 144, 145
- Utah, 45, 179
- Utes, les Indiens, et le cheval, 225
- Utrecht, traité d', 41, 53, 61, 158
- Vallée, Jean, 32
- Vancouver, George, 68, 74, 76, 77, 78, 223
- Variole, 31, 32, 38, 65, 227 ; inoculation, 69, 82
- Vaudreuil, 58
- Vaudril (Vaudreuil), Toussin, avec Thompson, 165
- Vaugeois, Denis, 67
- Verrazzano, Giovanni, 52
- Vespucci, Amerigo, 49, 51
- Viger-Verreau, fonds d'archives du Séminaire de Québec, 147
- Villiers du Terrage, 58, 99
- Vincennes, sur la carte, 15, 17 ; murale, 101
- Vincens, Simone, 57, 58
- Virginie, sur la carte, 17, 18, 41, 70, 73, 80, 108, 136
- Vivier, Alexis, avec Thompson, 165
- Voorhis, mère et fille, descendantes de W. Clark, 25, 26
- Waddens, Marguerite, métisse de langue française, femme de John McLoughlin, 223
- Wah-Clel-Lah, les, 134
- Wahkiakum, les, 38
- Waldman, Carl, 14
- Wallas Wallas, les Indiens, 37, 38, 68, 210
- Wallace, Anthony F.C., ouvrage sur les Indiens, 70
- Waldseemüller, Martin, America, 52
- Wanapans, les, 38
- Warfington, Richard, rentre en 1805, 114
- Wascos, les, 38
- Washington, 32, 39, 102, 144, 215 ; distance par rapport à l'embouchure du Columbia, 74 ; y inviter les Indiens, 82, 198 ; acquiert la Louisiane, 217
- Washington, George, éclipsé par Sacagawea, 237
- Wassapans, les, 35
- Watlalas, les, 134
- Wayles, John, père de Martha Skelton et de Sally Hemings, 71
- We Proceeded on*, 28, 123, 125, 135
- Weber, 102
- Wedel, Mildred Mott, traductrice des textes de J.-B. Trudeau, 147
- Wendake, importance des captifs, 227
- Wheeling, en Virginie de l'Ouest, 108
- Whitehouse, Joseph, membre de l'expédition, il a tenu un journal, 25, 26, 137, 239
- Williams, Glyndwr, références, 62, 78
- Williamsburg, sur la carte, 15, 17
- Winnabago, les, 65
- Winnipeg, lac 13, 104
- Wisconsin, 23 ; rivière, 13, 55, 56, 87 ; sur la carte, 149
- Wishram, les, 38
- Wistar, D<sup>e</sup> Caspar, et la vaccination, 69
- Wolfe, général anglais, 183
- Wólinak, importance des captifs, 227
- Wood et Thiessen, 104, 113
- Wood, Gordon S., 71
- Wood, Raymond, la préparation d'un atlas, 27 ; et Mackay-Evans, 148
- Württemberg, duc ou prince, Paul de, 201, 202 ; notice, 203 ; mariage, 303 ; autre notice et portrait, 204
- Wyoming, 45, 82, 233
- XY Company, 67
- Yakimas, les, 37, 38
- Yale, Université, 23
- Yelleppit, chef walla walla, attentif et bienveillant, 210
- Yellowstone, le vapeur de l'American Fur Company, 189, 190
- Yellowstone*, rivière (Rochejhône), 33, 37, 38, 41, 141 ; sur la carte, 106 ; exploration, 213
- York, serviteur de Clark, absence de toponyme, 39 ; danse, 113 ; affranchissement, 132 ; bonne humeur, 200 ; esclave noir de William Clark, 219, 221 ; impressionne les Indiens, 219 ; grande médecine, 221 ; tableau le représentant, 220 ; une bonne nature, 221 ; son père a été l'esclave du père de William Clark, 221 ; la relation maître-esclave, 221 ; conduite impeccable, 222 ; monte la tente de Charbonneau, 222 ; veille le sergent Floyd, 222 ; veut être affranchi, 222 ; résistance de William Clark, 222 ; derniers jours, 222 ; difficultés du retour à la vie normale, 233
- Youghioghny, rivière, 107
- Yrujo, ambassadeur espagnol, 79, 80
- Zoltvany, 63

# Table des matières

## PREMIÈRE PARTIE : INTRODUCTION GÉNÉRALE

- La naissance des États-Unis 11
- Thwaites ou l'histoire des journaux  
de Lewis et Clark 21
- L'expédition de Lewis et Clark 29
- Rêve ou destin 41



## DEUXIÈME PARTIE : L'EXPÉDITION

- I • La mer de l'Ouest 49
  - II • Une des obsessions de Jefferson 69
  - III • Instructions et vision 81
  - IV • La vente de la Louisiane 91
  - V • Les engagés, d'obscurs « Frenchmen » 103
  - VI • Une drôle de journée 115
  - VII • « Un homme de grand mérite » 125
  - VIII • Le sort de Seaman 133
  - IX • Trudeau, Mackay, Soulard et compagnie 139
  - X • Les Canadiens : des guides, des interprètes  
et des chasseurs incontournables 155
  - XI • Deux Charbonneau, deux princes 187
  - XII • Les Indiens 209
  - XIII • York et Sacagawea 219
- CONCLUSION 239



COMPOSÉ EN MINION CORPS 12  
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2002  
SUR LES PRESSES DE AGMV-MARQUIS  
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC  
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN  
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION